

Identité et diversité

Identité e(s)t diversité

1 - La question de l'identité

L'individu nourrit son sentiment d'identité individuelle, ce qui le fonde, lui-même, et qui le différencie des autres ; ce sentiment, une idée, dépend pour une large part de faits objectifs (sexe, métier, famille, santé...) mais aussi de faits subjectifs, immatériels (valeurs, principes, idéologies). Cette identité est évidemment renforcée par l'approche de la différence, de l'altérité.

Le groupe, de la même manière, nourrit son sentiment d'identité à partir de faits objectifs (géographie, paysages, langue...) et de faits subjectifs (valeurs partagées, idéologies...). Là aussi, cette identité est dialectiquement liée à la notion d'altérité.

Tous ces éléments, objectifs, subjectifs, relations à l'altérité, font l'objet d'une narration, afin de dégager la logique d'une présentation de soi. Un sentiment de continuité. De cohérence, dit Paul Ricoeur. Le récit de nos identités est une « machine à fabriquer de l'unité, grâce à un récit permettant d'articuler ce qui apparaît comme divisé » ajoute le sociologue Martuccelli.

A l'occasion d'une étude de 2003, initiée par l'Insee, l'Inserm, le Ministère des Affaires sociales, le Ministère de la Culture, la Délégation interministérielle à la ville, intitulée « Enquête sur la construction des identités », plus de 8000 personnes ont été interrogées sur ces sentiments d'identité qui les anime.

Les statuts, les trajectoires de vie, les psychologies ont été étudiées et les principaux vecteurs d'identité analysés : le travail et ses évolutions, la famille, les appartenances et leur déclin (religion, idéologie), les inscriptions géographiques... Plus d'une personne sur trois (35%) évoque son lieu d'origine ou un lieu d'attachement pour dire qui elle est, dans ses trois premiers critères de définition de soi. La famille est de très loin le premier élément affiché. La profession arrive ensuite.

A noter que cette composante géographique a plusieurs sources et que l'une s'impose très largement : la commune.

Les questions précises développées dans cette étude lourde le montre d'évidence : le lieu d'attachement comme le lieu de projet est très majoritairement l'échelon local, la commune. A la question concernant le lieu du projet personnel, si 65% répondent la commune, 14% répondent la région contre 7% seulement pour le département. Quant au lieu d'attachement, 74% cite la commune, 8% la région, 5% le département.

Ainsi, l'appartenance spatiale est une composante importante, non exclusive bien sûr, de la construction identitaire individuelle.

2 - La notion de territoire

Un territoire est un espace de vie. Fait d'aires de cheminements, de pratiques spatiales concrètes et régulières, dues au travail ou aux loisirs. La somme des flux. Une géographie du quotidien, mesurable, évolutive.

Un territoire est aussi un espace imaginé, rêvé. Fait de souvenirs et de nostalgies, de volontés et d'espoirs. Espace de l'enfance, mythifié. Espace des promenades affectives.

Un territoire est donc une addition d'un espace que l'on pratique et d'un espace que l'on affectionne. Un réseau objectif et mesurable, un imaginaire subjectif et libre.

Ces deux notions ne coïncident évidemment pas exactement, tant nous surévaluons des lieux alors que nous en oublions d'autres.

Mais un territoire est aussi un espace social, parcouru par une multitude, qui y organise des réseaux, politiques, administratifs, associatifs, industriels... commerciaux... Tout espace géographique est ainsi traversé de rapports sociaux. S'y exercent les actes et les volontés des leaders, principaux élus, responsables divers, administrations, qui, par leurs décisions, influent sur le territoire.

Un territoire est produit.

C'est sur cette base que se construisent des sentiments d'appartenance. Car un territoire est aussi, et c'est essentiel, un espace approprié, voire même revendiqué. Le chez nous, le chez moi. Pour cela il est limité, borné. Cartographié.

Et qui dit appropriation d'un espace borné et dénommé, dit relation à l'altérité. Un territoire se construit par références à l'autre. Le voisin. Le rival. Marc Augé : « c'est toujours une réflexion sur l'altérité qui précède et permet toute définition identitaire ». Jean-François Bayard et Michel Seurat vont (allaient) même plus loin, parlant d'une inimité de base supérieure aux solidarités de base.

Enfin, ce sentiment identitaire est une dynamique évolutive. Ça bouge. En raison de critères objectifs (aménagement, mouvements...) mais aussi en raison des constructions sociales, des jeux d'acteurs, des volontés exprimées par les habitants. C'est un processus et non un état. Ce processus se déroule sur le fil du temps. Nourri de traces du passé - le patrimoine, la singularité de la trace - éléments féconds de nos sentiments identitaires, le rappel d'où l'on vient. Mais le territoire est aussi le lieu du projet, du projet collectif... où se construit un avenir. A la question « d'où tu es ? » on peut ajouter la question « où vas-tu, et avec qui ? »...

Les sentiments d'appartenance se fondent donc sur les traces, le patrimoine, culturel ou naturel, les paysages, la langue, les souvenirs personnels, mais aussi sur les discours des acteurs politiques, culturels, économiques... les projets, les expressions d'un « vouloir-vivre » ensemble...

Cette véritable machinerie identitaire, construction complexe, peut s'appliquer à différents niveaux d'espaces : le local (le quartier ou la commune), le "pays" plus vaste ensemble aux contours flous, la "région", l'Etat. Mais aussi, de plus en plus, à l'espace-monde.

A chaque fois, des critères objectifs, des critères subjectifs, des discours. Bourdieu insiste sur ces territoires que l'on ne peut éprouver avec les sens et qui naissent de discours, la Nation, la région. La commune, elle, peut être connue, éprouvée, par le regard, par la marche. Mais pas les plus grands ensembles. La Nation dispose d'un appareil d'Etat qui au fil des décennies construit le sentiment d'appartenance à travers le récit national, les rites, les commémorations, les structurations économiques, sociales, culturelles, du « vivre-ensemble ». La région n'a pas cet appareil. Il lui faut d'autres discours. D'autres narrations de soi.

Marc Augé¹ : « ce qui fait l'identité et le territoire, c'est toujours le langage »...

Marc Augé cite aussi l'idée du philosophe Vincent Descombes² : un espace se définit par le partage d'un langage (qui n'est pas forcément une langue), où l'on se comprend à demi-mot, où l'on peut avoir une complicité de gestes et d'allusions. « Les espaces où cette compréhension peut se produire, même à mots couverts, constituent peut-être ce qu'on pourrait appeler « un territoire »³.

Un territoire, c'est du commun partagé. Un sens partagé. Des potins aussi, et un imaginaire. L'imaginaire, disant André Breton, est ce qui tend à devenir réel...

¹ *Chez nous, territoires et identités dans les mondes contemporains, sous la direction d'Alessia de Biase et Cristina Rossi, Ed. de la Villette, 2006, page 9.*

² *Proust, Philosophie du roman, Ed. de Minuit, 1987.*

³ *Chez nous, territoires et identités dans les mondes contemporains, sous la direction d'Alessia de Biase et Cristina Rossi, Ed. de la Villette, 2006, page 10.*

3 - Des sociétés anciennes et modernes aux réseaux du présent

Les sociétés anciennes, le temps des terroirs
La civilisation paroissiale dont parle J.-C. Cassard⁴.

Les sociétés traditionnelles agricoles voient le retour cyclique des travaux et des jours.
On marche à pied, l'horizon est limité. C'est la paroisse ou le petit pays. Le temps de la lenteur homogène. Le temps du temps naturel : jour / nuit ; pluie – froid / soleil ; saisons...

Le temps des terroirs, mot issu de la « terre ». Terroir : « interaction des facteurs écologiques (sol, pente, eau, microclimat), des techniques culturelles et des conditions de commercialisation » nous dit le Petit Robert. Rappelons-nous du livre majeur d'Eugen Weber, *La fin des terroirs*, publié en 1976.

Pourtant, en ce temps de la civilisation paroissiale, déjà, des rencontres. Des élites peuvent voyager. Les marins aussi. Et les territoires s'influencent mutuellement. Les grandes inflexions des styles occidentaux s'imposent partout. Georges Provost dans le récent et monumental *Dictionnaire d'histoire de la Bretagne* parle du « très anglais Kreisker », et si la Bretagne finit par s'identifier aux clochers à jour, les influences ont été nombreuses, de l'art rhénan aux gravures de Dürer diffusées jusqu'à elle et participant à l'art de ses vitraux.

Il n'empêche, pour la grande majorité des populations, les sentiments d'appartenance s'enracinent dans la proximité de la paroisse et des petits pays centrés sur une ville de foire ou de marché. Une langue, des traditions, des façons de vivre et de mourir... Que se passe-t-il au-delà de l'horizon ?

Les sociétés modernes, le temps des Etats-nations

Voici venu le Progrès des Lumières, prolongé par les libéraux du 19^e siècle conquérant et par Marx ; l'optimisme de l'avenir, la Révolution industrielle.

De la Révolution à la Troisième République en passant par la Monarchie de Juillet, se construit le modèle de l'Etat-nation, avec l'instauration d'un espace et d'un temps commun, un Etat, une citoyenneté. Une école, une mairie, des Monuments historiques... un hymne national en 1879, un service militaire en 1872. Un calendrier national aussi, avec commémorations, fêtes, anniversaires, des rituels laïques.

Le chemin de fer oblige l'instauration d'un temps national, instauré en France, en 1891. (En 1912, viendra le temps universel)

C'est la temporalisation généralisée, à l'année, au mois, à la journée : le temps de travail en raison du salariat, le temps de travail des enfants, avec l'avènement de l'école...

« Ce que le pouvoir impose avant tout, c'est un rythme (de toute chose : de vie, de temps, de pensée, de discours) » affirme Roland Barthes⁵.

Et puis la Révolution industrielle, c'est le train. Et du train descend le touriste, la rencontre. Une présentation de soi en résulte. Une image se construit. Au risque des stéréotypes. En Bretagne le tourisme naissant dans le sillon du Romantisme vient chercher des images des temps d'avant – des dolmens et des paysans en costume, quand la France s'urbanise,, et des images des éléments naturels, mer et tempêtes, quand la France s'industrialise.

Au cours de cette période, en Bretagne, trois niveaux géographiques de sentiments identitaires s'additionnent : le terroir (l'espace de vie) ; l'Etat-nation (espace du pouvoir, des services publics et de la citoyenneté) ; la région (espace de discours, de singularité culturelle, dont certaines primordiales, comme la langue).

⁴ *Toutes les cultures de Bretagne, Skol Vreizh, 2004.*

⁵ *Comment vivre ensemble, Le Seuil, 2002.*

La post-modernité, le temps des réseaux

Après le temps des terroirs, aux rythmes lents de la civilisation paysanne, après le temps des Etats-nations, voici venu l'âge des réseaux, des flux et des dé-territorialisations. La civilisation de l'image, au temps du présent permanent. Quand l'espace monde, ce " tout monde " cher à Edouard Glissant, participe à notre quotidien.

Abolition possible de la proximité géographique, quand le lointain, par les écrans, devient proche et que le proche peut devenir étranger.

Abolition du temps naturel : les saisons ; les différences jour / nuit.

C'est le temps mondial : un jour sans fin. On consomme à toute heure, informations 24h/24, Internet, portables, le clip, l'urgence.

La vitesse règne en maître. L'instantanéité absolue, le zapping généralisé, éliminent la temporalité et, parfois, rendent l'espace obsolète. Le cyberspace abstrait construit son a- temporalité, faite d'un manque de profondeur historique d'une part, et d'un manque de futur, d'autre part...

C'est le règne de l'image et donc de l'émotion. Le divertissement badin, futile, éphémère, au risque de la vulgarité.

Divertissement nécessaire, évidemment, mais qui ne peut tenir lieu de culture...

C'est le « présent autarcique » dont parle Zaki Laïdi, de cette société de satisfaction immédiate, « l'économie du présent éternel ». Le « présentisme » de François Hartog, le « présentéisme » de Michel Maffesoli.

Le temps de l'hyperconsommation.

La consommation pour soi, irrésistible mouvement d'individualisation des attentes, des goûts, des comportements. La quête des bonheurs privés, à travers les objets achetés, les agencements du quotidien, les vêtements, le style... Une recherche de la satisfaction immédiate. C'est Homo consumericus.

Nous sommes passés de la citoyenneté rêvée par Condorcet à la citoyenneté utilitaire des Trente Glorieuses ; nous glissons maintenant vers ce consumérisme qui envahit tout.

Le temps de l'hyperindividualisme.

Le développement de l'individualisme, voire de l'égotisme, se manifeste de très nombreuses manières, autofictions, blogs, comportements quotidiens... Il permet à chacun de se créer, de s'affirmer artiste, concepteur, créateur... Tous aussi légitimes les uns que les autres, certes. Mais dans une totale absence de hiérarchie. Et sans hiérarchie des signes, quand tout peut être art, quand tout peut-être patrimoine, il n'y a plus de projet collectif possible. Sans citoyenneté, avec des habitants consommateurs d'espace et de services, et des élus qui doivent être à leur disposition, c'est le syndrome Nimby, Not in my back yard, pas dans mon jardin... Une déchetterie ? Oui, mais ailleurs. Une route ? Oui, mais ailleurs. Des HLM ? Oui, mais ailleurs... Inutile de parler des aires d'accueil pour nomades. Comment alors parler de projet collectif, de territoire ?

Le temps du changement permanent (tout bouge, tout change, et le changement, l'adaptation, sont au cœur des toutes les problématiques sociales) et de l'angoisse de l'avenir (on ne sait de quoi demain sera fait).

Le vivant et le social sont indissociablement pris dans un tourbillon. « La modernité, c'est le mouvement plus l'incertitude » disait (en 1988 déjà) Georges Balandier⁶. Et le vivant, comme le social, sont pris dans ce perpétuel mouvement comme dans cette incertitude, jusque dans les cellules et les possibles clonages. « La modernité fait de l'individu un homme fabriqué »⁷.

Le désordre jusqu'au plus profond de soi...

Tout cela a influence profonde sur nos sentiments d'identité comme sur les territoires. Car nous vivons maintenant plusieurs villes, que ce soit au cours de la journée ou au cours de la vie. C'est le temps de l'habiter poly-topique. Mathis

⁶ Georges Balandier, *Le Désordre*, Fayard, 1988, page 169.

⁷ *Idem*, page 176.

Stock⁸ nous donne quelques éléments chiffrés : un Français parcourt en moyenne 34 km par jour et 14 300 km par an ; 12% des Français déménagent chaque année ; 15% du budget des ménages a été consacré au mouvement en 2003. Les rapports à l'espace en sortent modifiés.

La congruence évidente entre populations et lieux n'est plus. Les interactions se multiplient, grâce aux techniques, sans limites de distance entre personnes qui se trouvent une affinité, dans des communautés virtuelles, type Facebook ou MySpace, qui regroupent déjà trois millions de Français.

Nous sommes à l'ère des « hommes géographiquement pluriels ». Leurs sentiments identitaires, basés sur plusieurs lieux, peuvent se construire simultanément, et ainsi coexister. C'est le passage d'une norme de stabilité à une norme de mobilité.

Attention cependant à oublier les différences sociales : car si le temps de la civilisation paroissiale était celui de la lenteur homogène, le nôtre est celui du mouvement et de la vitesse hétérogènes, en raison des segmentations sociales de l'usage même du mouvement...

Jadis, dans une civilisation paroissiale qui bouge peu, le marginal est vagabond, allant de village en village. Aujourd'hui, dans un monde de mouvement, le marginal est assis devant la Poste ou l'église.

Marc Augé cite le fait que les Etats-Unis sont survolés quotidiennement par 700 000 habitants !⁹ S'ils ne sont pas tous riches, ils ne sont assurément pas les plus pauvres.

Christine Chivallon cite The Economist du 11 février 2006 publiant une étude sur ce mouvement bien hétérogène : Un habitant des Etats-Unis, de Finlande ou du Danemark peut aller dans 130 pays sans visa. Un Pakistanais dans 17 ; un Indien dans 25 ; un Turc dans 50. Le coût d'un passeport est de 334 dollars en Turquie (9% du revenu annuel moyen), 150 dollars au Congo (125% du revenu annuel moyen). Ne parlons pas des freins administratifs ou politiques.

L'occidental est mondialisé quand d'autres peuples restent, de fait, consignés à résidence.

Et si, d'un côté, il y a maintenant 1 milliard de touristes dans le monde (1,5 dans 10 ans d'après l'Organisation mondiale du tourisme), mouvement provisoire et ludique de riches, il y a aussi des grandes migrations, essentiellement mouvements de pauvres aspirant à la longue durée. On parle de 200 millions par an... Avec la crainte de grandes migrations climatiques à venir...

Le village planétaire est encore la construction fictive d'une élite. Même si, devant les risques partagés, les réseaux de la globalisation se doublent de préoccupations planétaires, au nom d'une conscience écologique de plus en plus mondialisée. C'est le risque partagé qui construit peu à peu cette heureuse solidarité terrienne.

Le monde qui était local, territorialisé dans le sens donné par Deleuze et Guattari dans Mille Plateaux, est maintenant déterritorialisé, parcouru de flux, qu'ils soient migratoires, médiatiques, touristiques ou imaginaires...

Ce maelstrom de mouvements permanents et le brouillage des territoires construisent une territorialisation hors-sol liée aux bricolages identitaires de Claude Lévi-Strauss (on peut se dire, se vivre, Breton à Paris, à New York ou adepte du Dalai Lama à Vannes...)

A Plouarzel, dans le Léon, deux animations étaient proposées le samedi 15 novembre : un kig ha farz et un gala de boxe taiï.

L'histoire de la civilisation se confond avec celle d'un détachement progressif du terroir millénaire, avec une dématérialisation lente des supports et des produits du travail humain, avec la promotion et la circulation accélérée de signes, avec une désacralisation et une mobilité croissante. Une soustraction du sol. D'une territorialité compacte à une

⁸ « L'Hypothèse de l'habiter poly-topique : pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles », *espacestems.net*, 2006.

⁹ *Chez nous, déjà cité*, page 8.

relation fragmentée. D'une racine profondément plantée dans l'humus de la terre natale, à des racines en rhizomes, pour reprendre l'expression de Gilles Deleuze utilisée par Edouard Glissant, qui s'éparpillent et se nourrissent de mille images, de mille rêves, de mille aventures. De mille influences aussi, recherchées aux Etats-Unis, à Londres, au Tibet, au Brésil ou ailleurs.

Des bricolages identitaires complexes en résultent, où, comme toujours, l'autre reste indispensable, mais un autre multiple, fragmenté, souvent imaginé.

Ce que Dominique Quessada poursuit, dans un ouvrage récent¹⁰ en estimant que l'Autre est mort et qu'il s'efface derrière la diversité, dans une prolifération sans précédent des différences. « Il n'y a donc jamais eu tant d'autres que depuis qu'il n'y a plus d'Autre »...

La post-modernité fait de l'individu un processus et non un état, un entre-deux et non une unité, un métissage et non une pureté, un désordre et non un ordre.

4 – Questions pour l'avenir

4 grandes problématiques se présentent à nous.

L'identité, une dynamique relationnelle

Les cultures épousent des éléments étrangers en les soumettant à leurs propres objectifs. Les exemples abondent. L'identité se construit par la confrontation de la similitude et de la différence.

Les groupes sociaux n'existent jamais de façon totalement isolée : échanges, emprunts, transformations... et prise de conscience...

Dans ce sens " l'interculturel est constitutif du culturel " comme le souligne Tzvetan Todorov, et la diversité est constitutive de l'identité.

Disons le avec force : les cultures vivantes sont des cultures en mouvement qui acceptent le contact et le changement. Comme les langues qui changent si on les parle et meurent de ne plus évoluer.

Mais cette assimilation s'accompagne aussi de différenciations et d'une narration de soi qui distinguent.

Ce discours là est capital. Discours performatif, pour reprendre Pierre Bourdieu, qui fait peu à peu advenir ce qu'il énonce. L'affirmation de l'identité n'est pas seulement la manifestation et le reflet de l'unité d'un groupe mais aussi un des moyens par lesquels ce groupe cherche à construire cette unité, comme mythe mobilisateur, au-delà des diversités réelles, en proposant à ses membres l'image d'une totalité unifiée.

L'identité, une dynamique évolutive

Une identité n'est jamais immuable. Ça bouge. Ça se modifie. Ça évolue.

Weber : « l'identité n'est jamais, du point de vue sociologique, qu'un état de choses simplement relatif et flottant ».

" En un siècle, presque tout a changé dans la façon de naître, de vivre et de mourir des Bretons. " nous dit Ronan Le Coadic.

Lors de l'arrivée du train à Quimper, en 1863, un convoi funèbre est organisé :

« Vous êtes priés d'assister au convoi funèbre des mœurs, coutumes, langage et traditions de la vieille Bretagne-Armorique, décédée aujourd'hui dans sa 1900^e année de son âge. La cérémonie aura lieu demain, 7 septembre 1863, à la gare, vers trois heures de l'après-midi. Une larme pour elle ! De la part de ses enfants. »

Le train est venu, les voitures aussi. Et jamais la Bretagne n'a été autant magnifiée.

¹⁰ *Court traité d'altérité*, Gallimard, Verticales, 2007.

Max Jacob le dit, en 1937¹¹:

“ La Bretagne est un miracle. Elle absorbe les autos, les maisons de Le Corbusier, le rouge aux lèvres, sans cesser d’être la Bretagne ”.

A vrai dire, l’identité n’existe pas. Il s’agit toujours de processus, d’opérations d’identification.

Identité et globalisation, le culturalisme, risque ou fantasme

Identité : processus interminable, toujours incomplet, inachevé, ouvert, dans lequel nous sommes tous engagés, jour après jour, par nécessité autant que par choix.

L’approche culturaliste nous dit qu’une identité culturelle est un corpus de représentations stables dans le temps, clos sur lui-même, déterminant une orientation politique précise.

Cette approche culturaliste est fruit d’une véritable illusion identitaire. Il n’est de culture que créée, en interaction avec un environnement régional et international.

Cette approche culturaliste peut construire des crispations et ouvrir la porte aux « identités meurtrières » dont parle Amin Maalouf. Car une culture étant toujours dialogique, comment être soi-même dans la peur de l’autre, le raidissement, la fermeture ?

Pour Michel de Certeau, une culture est quelque chose qui “ permane ”, par la transmission, la continuité, la pesanteur, et quelque chose qui s’invente, par irruptions, déviations...

Les culturalistes ne retiennent que ce qui “ permane ”, “ l’héritage ”. La culture devient alors un principe de détermination des attitudes et de résistance aux changements. Des “ prisons de longue durée ” disait Braudel...

Or, partout, les mutations et les emprunts sont innombrables : jusque dans les emblèmes des identités culturelles, comme l’azulejos portugais, d’origine arabe et chinoise...

Les identités primordiales n’existent pas en tant que structures mais comme régime de subjectivité.

Le risque culturaliste est parfois évoqué en Bretagne. Je ne pense pas cette crainte pertinente.

Tout montre, dans la culture bretonne, combien le propos de Michel de Certeau est vérifié : il y a un fond mouvant qui passe le temps, chaque jour enrichi d’apports nouveaux. Je pense même que la Bretagne est un exemple d’affirmation et d’ouverture. Et je rejoins en cela Michel Denis expliquant que la Bretagne du 21^e siècle pouvait façonner une « identité- modèle », non dans le sens d’un archétype proposé au reste du monde, la Bretagne est trop petite et trop modeste, mais dans le sens d’exemplaire, « d’honorable » disait-il.

4 - Identité et globalisation, l’uniformisation, risque ou fantasme

La globalisation produirait un grand nivellement, une plate et froide uniformisation du monde.

Pour certains chercheurs, comme l’anthropologue africaniste Jean-Loup Amselle, il n’en est rien¹². La crainte d’une homogénéisation culturelle, pour lui, n’est pas seulement sans fondement, elle porte en elle la dangereuse illusion qu’il y avait précédemment des cultures pures, isolées et fermées. Et en cela on ne peut lui donner tort, bien évidemment.

Jean-Loup Amselle s’appuie sur de nombreux exemples africains montrant que les nouveautés techniques de la globalisation aident aussi à promouvoir les cultures locales. Exemple du N’ko, Mali, Egypte, Guinée. Fondateur du mouvement, Souleymane Kanté, a entrepris, en 1949, de sauver la civilisation mandingue menacée en créant un alphabet... a traduit le Coran, rédigé des traités de pharmacopée... Livres circulent aujourd’hui dans toute l’Afrique de

l’Ouest. Maintenant création d’un logiciel de transcription de l’alphabet N’ko. Informatique apprivoisée. Les outils de la mondialisation aident au maintien ou au développement d’une culture...

Certes, les évolutions des techniques permettent d’engager des travaux essentiels de sauvegarde et de transmission.

¹¹ cité par le Dictionnaire du patrimoine breton, sous la direction d’Alain Croix et Jean-Yves Veillard, Apogée, 2000, page 16.

¹² Branchements, Anthropologie de l’universalité des cultures, Flammarion, 265 pages, 2001.

Certes, la globalisation, et c'est important, suscite des mouvements de proclamation de soi qui peuvent être féconds. Et qui renforcent les identifications aux territoires que l'on pense menacés. On n'a jamais autant parlé de Bretagne que dans les 20 ou 30 dernières années. Le sentiment de menace nourrit la construction de l'affirmation de soi.

Encore faut-il que les traces objectives permettant ces différenciation subsistent : des paysages, des langues, des traces immatérielles. Cela peut, cela doit, nécessiter actions et moyens. Car leur maintien dans le temps ne va pas de soi et 3000 langues aujourd'hui sont menacées dans le monde. Le territoire est résistance.

5 - Quelques notes d'espoir, en guise de conclusion

Oui, les risques sont nombreux et ils sont lourds. Quand l'individualisme engendre le « tout à l'égo » dont parle Régis Debray ; quand le consumérisme annule toute autre valeur que monétaire... le territoire devient une addition de vouloirs individuels et non un sens commun. Oui, alors, le vivre-ensemble est tordu, éclaté, et les communautés de sens qui émergent ponctuellement le sont essentiellement autour d'émotions de courte durée, dictées par les médias dominants, de la mort de Lady Diana au coup de tête de Zinedine Zidane.

Et pourtant! C'est depuis que ces grandes mutations se sont engagées, depuis une trentaine d'années que se multiplient les indicateurs prouvant d'évidence le besoin de liens. Ce besoin d'être ensemble, intimement ressenti, et qui se traduit dans des fêtes nombreuses, comme dans tant de projets collectifs dont le but importe moins que le fait d'être avec d'autres (regardons l'extraordinaire floraison associative depuis les années 1980 et 1990; le fait associatif est enraciné localement, il se déploie à l'échelle de la commune ou du canton...). Après Edgar Morin, on peut appeler cela la reliance. Ce qui nous relie, au passé comme aux autres, sur un territoire de vie qui est aussi un territoire d'affectivité. Ce qui fait lien. Ce « nous » de résistance qui retisse le territoire, espace approprié et partagé. Car si, par le génie de la technique, le lointain devient proche, on ne peut le toucher. Et nous sommes êtres de sens.

Oui, à l'âge des réseaux mondialisés, le territoire est résistance.

Edgar Morin¹³ le développe longuement : l'identité humaine, c'est même un de ses aspects les plus fondamentaux, n'existe que reliée à autrui; elle participe à une vie vécue poétiquement par le jeu, la fête, la ferveur, l'extase, la communion... Elle se construit d'une expérience du sacré et de l'esthétique.

Ce que Michel Maffesoli décrypte tout au long de son œuvre, travaillant sur ces nouvelles formes d'effervescence, « à savoir cette capacité de vibrer avec l'altérité, de vivre, ensemble, les passions communes »¹⁴.

Elus, associations, commerces de proximité, services publics... artistes, passeurs de cultures, chaque acteur participe à la construction de ces territoires nécessaires, véritables fabriques de lien social.

Pour bâtir ce « nous » essentiel, ce « commun », ce vivre-ensemble auquel nous sommes, malgré tout et si heureusement, attachés...

Julien Gracq parlait du « mariage tout de même confiant » qui lie l'homme au monde.

« Plus on est enraciné » disait Guillevic, « plus on est universel ». Et il ajoutait : « il y a beaucoup de Bretagnes en Bretagne ».

Osons affirmer que nos identités ne sont ni figées, ni imposées ; Elles vont et viennent puisant dans nos histoires et s'enrichissant chaque jour d'apports nouveaux, venus d'ailleurs. Nulle certitude en elles. Nulle crispation. Nul raidissement. Est Breton celui qui se sent Breton. Est Breton celui qui se veut Breton. Bretagne est univers. Bretagne est volonté. Ouverte et multiples. Dans le respect et le partage.

Oui identité est diversité.

Jean-Michel Le Boulanger
Université de Bretagne-Sud

¹³ Edgar Morin, *La Méthode, Ethique, Le Seuil*, 2004.

¹⁴ *La Part du diable*, Flammarion, 2002, page 154.